Défense et illustration de la *chick BD*

Laurent Bozard

Haute École de la Province de Liège

Au tournant des années 2010, plusieurs auteures, pour la plupart connues à travers leurs blogues dans un premier temps, se voit publié en albums et sont à l'origine de ce que d'aucuns nomment « la BD girly ». Après la publication par Tanxxx, sur son blogue, le 30 août 2011, d'un billet très critique à ce sujet, les médias s'intéressent à la question et actent pour ainsi dire la naissance éditoriale et critique du « genre ».

Quelques années plus tard, nous aimerions revenir sur les termes employés et les albums publiés afin de voir s'il est possible d'en dégager certaines caractéristiques. Nous en proposons donc un panorama afin de voir si, comme cela a été fait pour la littérature ou le cinéma, il est possible de considérer l'existence du « genre » de la *chick BD*.

Le corpus étudié est constitué d'œuvres de quatre auteures : Margaux Motin (*J'aurais adoré être ethnologue*, 2009; *La théorie de la contorsion*, 2010; *La tectonique des plaques*, 2013), Pénélope Bagieu (*Ma vie est tout à fait fascinante*, 2008; la série des *Joséphine*, 2008-2010), Madeleine Martin (*Les Madeleines de Mady*, 2010-2011) et Diglee (*Autobiographie d'une fille Gaga*, 2010; *Confessions d'une Glitter Addict*, 2012; *Forever Bitch*, 2013).

Couvertures

1. Mauvais genres

Le lecteur intéressé par ce phénomène est très vite confronté à trois questions fondamentales : quels liens avec le neuvième art développent encore ces œuvres issues de blogues?, Quelle place dans le champ littéraire peut occuper cette production?, Quelle image de la femme est véhiculée dans ce type de littérature?

Ces trois interrogations sont en quelque sorte résumées dans le titre du billet de Tanxxx : « Les pétasses, l'abêtissement et les éditeurs » (Tanxxx¹). À bien relire ce texte, on constate que ce qui énerve l'auteure est certes la futilité des sujets traités² et sa conséquence : une vision réductrice de la femme³. Mais bien plus encore, ce qu'elle déplore est le rôle des éditeurs dans ce processus.

¹ Les citations du blogue sont reprises en l'état, sans correction orthotypographique.

² "[P] ourquoi les éditeurs s'acharnent-ils à publier des geluches décervelées qui causent de leur dernière jupe à la con? [...] [J] e fulmine en voyant la énième coconne à sortir un bouquin sur ses talons et ses recettes de cupcakes [...]. Le propos de ces geluches [...] est éminemment dangereux dans la mesure où il véhicule les pires clichés sur la gonzesse uniquement préoccupée par les fringues, son poids ou le bonheur de son petit mec, pardon, son 'HOMME', éthérée, idiote, en somme."

³ "Je m'en fous, qu'on parle de godasses ou de cupcakes, ce que je trouve en revanche TRÈS GRAVE c'est que l'image que ça renvoie des préoccupations des femmes, que ce soit pour elles ou pour tout le monde, c'est extrêmement rétrograde."

Fluide Glacial va jusqu'à faire un magazine tout exprès pour ces cohortes sur talons hauts, toutes prêtes à bosser dans un sous-fluide, et, ma main au feu, pour moins cher que dans le « vrai fluide ». [...] Et quoi? nous autres, femmes dessinatrices, on est condamnées à être publiées dans des trucs de gonzesse débile, à causer de mascara, dans un ghetto bien loin des vraies éditions qu'on propose par ailleurs? Ah elle est chouette, l'avancée, on est passées de coloristes à chroniqueuses de mode, chapeau bas. Ah oui si il nous reste le « journal intimiste », de préférence de cul, sans doute dans une collection « spécial filles ».

Derrière cette critique se cache un discours féministe relatif à la vision de la femme, mais surtout au statut de dessinatrice :

Ho bien sûr, si ce genre de truc permet d'éditer à côté des bouquins ambitieux, plein d'invention, beaux, intéressants, drôles, fins, OK, pas de problème! Mais non. Non. On cherche encore la nouvelle Margaux Motin à publier, on en a rien à foutre des bouquins. Strictement rien à foutre. On est là pour vendre un produit bas de gamme à des clients bas de gamme⁴.

Tanxxx rejoint ainsi certaines auteures l'ayant précédée comme Florence Cestac ou Chantal Montellier en 1985 : « nous souhaitons que les journaux soient au service des créateurs et pas des seuls marchands, parce que ces derniers réduisent chaque jour davantage la place accordée à la création au profit de l'uniformisation [...] ». (Falardeau 149). Le sujet est toujours d'actualité avec, entre autres, la rédaction d'une « Charte des créatrices de bande dessinée contre le sexisme ».

En effet, force est de constater que la création féminine a peu voix au chapitre dans la presse féminine en général, si ce n'est la vague « girly », ce que déplorait encore dernièrement Florence Cestac⁵. Le travail éditorial peut encore être critiqué dans la mesure où ces éditeurs ont tenté, il y a quelque temps, de surfer sur la même vague en proposant en kiosque des magazines qui publiaient le même type d'œuvres dans un contexte encore plus explicite : *Fluide.G* (sous-titré « gribouillages et galipettes ») et son successeur *Bison* (Delcourt).

Partant de ce constat, nous proposons un changement de perspective qui permettra d'envisager le rapprochement de cette production

⁴ Tanxxx a publié sur son blogue un « auto-droit de réponse » (8 juillet 2015) qui revient sur cette polémique.

⁵ « Florence Cestac regrette de ne pas avoir le soutien des journaux féminins. C'est peut-être le seul moment de l'entretien où la moutarde lui monte au nez. 'Que ce soit *Elle* ou *Marie-Claire*, je n'ai jamais d'articles. Ça m'a toujours énervée. Leurs rédactrices trouvent que j'ai un dessin trop vulgaire. Le gros nez les agresse! Il y a encore pas mal de freins finalement. Il faudrait que j'aie un joli dessin 'girly' avec des petites histoires qui ne dérangent pas.' » (Pelletier 33). En 2011 déjà « Cestac s'insurge 'contre la presse féminine qui ne parle jamais, au grand jamais, de bande dessinée [...]'. Je ne comprends pas pourquoi, cela tient peut-être à l'obligation de se conformer au système de la mode, aux références des top-modèles' » (Falardeau 150).

avec la *chick lit*. Le premier point commun des dessinatrices de notre corpus est qu'elles sont avant tout connues pour leur blogue⁶.

2. Aux origines : le blogue BD

En France, le phénomène des blogues BD débute en 2005 autour du blogue de Frantico et de trois événements conjoints : la multiplication du nombre de blogues BD, leur médiatisation et la publication papier du blogue précité (Baudry « Les blogues »). Dès 2006 apparaît une deuxième génération de blogueurs BD, autour notamment de trois auteures phares de la BD girly : Margaux Motin, Pénélope Bagieu et Madeleine Martin. La différence avec la génération précédente est que ces artistes « ne cherchent pas seulement un espace de libre expression et de sociabilité interne, ils entendent directement s'adresser au plus vaste public d'Internet » (Baudry « Les blogues »).

Parmi les caractéristiques formelles et thématiques de ce média dessiné, on compte, entre autres : des billets dessinés présentés dans un ordre antéchronologique sous forme de « journal de bord », « la création d'un avatar qui représente le blogueur lui-même » et « s'implique dans la narration » (Baudry « Les blogues »), un contenu basé sur l'anecdote, des thématiques prévisibles (évoquant de la vie sentimentale, « affres quotidiennes d'un auteur de bandes dessinées » (Pâques et Dejasse), le tout dans un « style assez souvent simplifié » (Caboche), non exempt d'une certaine désinvolture (Pâques et Dejasse).

Les blogues girly ne dérogent pas à ces principes, mais y ajoutent peut-être une dimension supplémentaire qui en fait une de leurs spécificités : l'« hybridation entre le blog BD et le blog de mode » (Baudry « Les blogues »). Quoi qu'il en soit, force est de constater que les auteurs utilisent ce média pour se faire connaître et obtenir plus de visibilité (Caboche). Il serait même la version moderne d'entrée dans la carrière de dessinateur, là où leurs prédécesseurs devaient passer dans les années 50 par l'atelier d'un grand maître, par la publication en revue ou par le fanzinat dans les années 70 (Pâques et Dejasse).

Aujourd'hui publiées en albums papier, ces œuvres ne cachent pas leur origine; trois types de rappel semblent ainsi être utilisés. En quatrième de couverture ou accompagnement des mentions de copyright et des autres œuvres du même auteur (Margaux Motin, Diglee). Dans ce cas, tantôt seul le lien internet est mentionné, tantôt il est présenté de manière plus incitative (« Retrouvez mes aventures tout à fait fascinantes sur mon blogue : www.penelope-jolicoeur.com » *Ma vie est tout à fait fascinante*). Dans le même

⁶ Pénélope Bagieu «Ma vie est tout à fait fascinante» (<http://www.penelope-jolicoeur.com/>). Margaux Motin (<http://margauxmotin.typepad.fr/>). Diglee (<http://diglee.com/>). Madeleine Martin « Les madeleines de Mady » (<http://lesmadeleinesdemady.over-blog.com/>).

ordre d'idées, dans ses remerciements, Diglee pense à ses fans et aux lecteurs qui commentent son blogue. L'origine peut aussi être actée dès la première page de l'album tout en précisant les éventuels changements réalisés (mise en page, allongements, inédits... cf. *Les Madeleines de Mady*). Enfin, elle peut être soulignée dans la « fiction » même, comme c'est le cas chez Margaux Motin. Avec « Deux ou trois choses qu'il faut savoir sur moi » (*J'aurais adoré être ethnologue*), elle propose une sorte de mise en abyme puisqu'on y voit son avatar dessiné lisant un commentaire de lectrice reçu sur son blogue. Dans son introduction à l'album *Autobiographie d'une fille Gaga*, Diglee ne cache pas que l'édition papier correspond à une certaine forme de consécration, mais cela lui cause aussi un stress certain quand elle compare ses premiers dessins de blogue et leur évolution actuelle.

3. Du succès en ligne à la légitimité du papier

Quel intérêt auteurs et éditeurs ont-ils à se tourner vers le papier? D'un point de vue général, le blogue BD a rapidement été considéré comme « l'antichambre des futurs auteurs de la bande dessinée papier » (Baudry « Les blogues »). Les dessinateurs de blogue français « utilisent le Web comme un espace de publication de carnets de bord plus proches du brouillon hétéroclite que de l'œuvre avec un début et une fin » (Baudry « Les blogues »). Tous permettent à l'auteur de se faire connaître du plus grand nombre via un accès facile et gratuit. Le but premier semble donc bien être celui de la publicité, de la médiatisation, de la complicité avec le lecteur comme le souligne Pénélope Bagieu :

Je ne me sens pas « blogueuse » dans l'absolu, dans la mesure où je ne joue absolument pas le jeu du blogue : pas de commentaires, pas de liens, pas de régularité dans les notes [...]. [C] » est un biais génial pour montrer ses dessins, qui a tout chamboulé dans la façon dont les gens peuvent lire de la BD, alors plus il y en a, mieux c'est. Mais j'aime mieux pour ce qui est de mon cas à moi, le prendre comme un petit défouloir. [...] En revanche, pour les lecteurs, il y a bel et bien les gens qui ne liront un auteur que s'ils peuvent l'acheter en papier. On ne va pas leur reprocher, c'est vrai que c'est quand même plus agréable à lire. (Falardeau 192)

La déclinaison papier est aussi une forme de consécration (Caboche), « un passage incontournable pour qui veut se professionnaliser. Et le livre conserve encore, en France, une valeur ajoutée par rapport à la lecture numérique bien peu développée en dehors des ordinateurs » (Baudry a). Si Julien Baudry relève que le passage du blogue à l'album requiert un challenge éditorial (notamment par la création d'une « logique narrative inexistante à la base », Baudry a), le quasi-monopole de la BD girly (« Les blogues ») laisse à penser que d'autres raisons sont à l'origine de cette mode.

La dimension mercantile prend en effet souvent le pas sur le manifeste poétique. « Les blogues deviennent une réserve de nouveaux talents immédiatement « éditables », lesquels possèdent déjà leur public, donc un certain nombre d'acheteurs potentiels. » (Pâques et Déjasse) Les éditeurs

cherchent dans le blogue BD des auteurs avec un public conquis d'avance et une « plateforme publicitaire gratuite » : « On engage un auteur et avec lui sa "garantie" de public, même si, dans les faits, le transfert n'est pas si évident. Au moins la notoriété est là » (Baudry « Les blogues »). Ceci explique en partie les renvois du blogue vers les albums et vice-versa. Mais le besoin de renouveler la production (Baudry « Les blogues ») ou la quête de « nouveaux territoires commerciaux à explorer » (Timori 47) est une part non négligeable de l'explication du phénomène.

Les éditeurs concernés ne sont pas très nombreux. Delcourt, éditeur renommé par ailleurs, cantonne ainsi la *chick BD* dans sa collection « Tapas »⁷ (« label d'humour, qui propose des albums de bande dessinée en prise directe avec notre époque. Une collection avec du rire, des larmes et des sentiments ») là où d'autres projets, originellement parus sous forme de blogue pour certains, mais visiblement considérés comme plus ambitieux, sont édités dans la collection « Shampooing » (« ça lave la tête et ça fait des bulles. Shampooing, c'est pour les grands qui savent rester petits et les petits qui veulent devenir grands. Shampooing, c'est des bandes dessinées de qualité. Pour tous. »). La dichotomie est patente : la futilité d'une part (*rire, larmes, sentiments*) et le sérieux de l'autre (*qualité*). Par ailleurs, comme le note Julien Baudry, de nouveaux éditeurs, non spécialisés dans la BD, vont se lancer eux aussi dans ce type de projet comme Jean-Claude Gawsewitch (qui a depuis cessé ses activités), Marabout (collection Marabulles) ou Fleurus. Notons enfin que certains albums de Pénélope Bagieu connaissent également une déclinaison en livre de poche. Pour être complet, il faut reconnaître que Delcourt ne se contente pas d'éditer le versant *chick BD* des auteures concernées. Par exemple, Pénélope Bagieu (dessin) et Boulet (scénario) proposent *La page blanche*, cette fois dans la collection Mirages, où ils côtoient des auteurs comme Lupano et Panaccione (*Un océan d'amour*), David Vandermeulen (*Fritz Haber*) ou Chloé Cruchaudet (*Mauvais genre*).

D'une certaine manière, à l'instar de son équivalent en littérature (Bigey et Olivier), le péri-texte de la *chick BD* est clairement identifiable. Toutes les couvertures présentent une jeune femme, la plupart du temps en chaussures à talon, dont on voit les jambes ou une pièce de lingerie, dans des couleurs qui ne sont généralement pas criardes (à l'exception de l'orange et du doré des premiers albums de Diglee)⁸.

Œuvre plus légère (parfois qualifiée de « futile », cf. Falardeau 191; Groensteen, « Les paradoxes », « représentation », « la création »), proposant plus le divertissement que la réflexion ou le manifeste, la *chick BD* semble appartenir au même registre (para) littéraire que la *chick lit*.

⁷ C'est dans cette collection que sont éditées Leslie Plée, Diglee, Margaux Motin, Pacco...

⁸ Cela rejoint en partie les constatations de Stephanie Harzewski au sujet des couvertures des romans de *chick lit* : « the covers of chick lit novels, frequently depicting an exposed female knee or lower limb, are often in some shade of the pink color palette. » (Spineux 29)

Couvertures

4. Parenté avec la « littérature de poulettes »

Séverine Olivier (« La *chick lit* »; « Quand les bons ») a dégagé une série de constantes thématiques de la *chick lit*. Elle relève ainsi que l'héroïne est une citadine dans la trentaine, « aux prises avec un travail harassant ou inintéressant dans le monde des médias », à la recherche de l'homme de sa vie, minée par un besoin compulsif (matérialiste, superficielle, accro du shopping, sérial claqueuse toujours à la recherche du vêtement) et préoccupée par la beauté et la minceur. Elle est par ailleurs « la reine des gaffeuses », maladroite et bavarde, ce qui a pour conséquence une importante autodérision. « Célibattante », elle trouve aussi le réconfort auprès d'un petit groupe d'amis. Enfin, elle se réfère souvent à « d'autres produits de la culture médiatique (séries télévisées, films romantiques, chansons populaires) ». Par exemple, Margaux Motin (« Deux ou trois choses qu'il faut savoir sur moi ») fait référence à Carrie Bradshaw dans *Sex and the city*; Pénélope Bagieu (« Préparatifs avant la bataille », *Ma vie est tout à fait fascinante*) montre son couple en train de se préparer pour une séance de visionnage des derniers épisodes de *Lost* et de *Heroes*. Sur le plan formel, ce genre s'appuie généralement sur une focalisation interne; l'emploi de la première personne permet alors un style proche du journal intime ou du blogue. On y retrouve fréquemment l'utilisation de textos, de *chats*, de courriels, le tout dans un registre langagier assez familier composé d'onomatopées, d'abréviations, de sigles, etc.

Le lecteur de *chick BD* ne peut que retrouver des éléments familiers dans ces caractéristiques, mais ce « genre » dessiné comporte aussi quelques spécificités ou divergences avec son pendant littéraire.

Par leur origine, les albums de *chick BD* s'apparentent sans conteste à la mise en scène d'un « je » (Caboche). Cela est flagrant dans le titre de certains d'entre eux : *Confessions d'une glitter addict* et *Autobiographie d'une fille Gaga* pour Diglee, *Ma vie est tout à fait fascinante* pour Pénélope Bagieu. Mais c'est moins évident pour Margaux Motin (*La théorie de la contorsion*, *J'aurais adoré être ethnologue*, *La tectonique des plaques*) ou Madeleine Martin (*Les Madeleines de Mady*, *Toutes les filles ne sont pas des cordons-bleus*). Par ailleurs, si la narration et l'enchaînement des « planches » ne tendent pas toujours vers une fin en soi (par exemple, la rencontre du prince charmant), toutes les illustrations reposent sur une succession de tranches de vie autour des thématiques précitées.

Christine Cordiez (31-43) a dégagé huit thématiques communes à la *chick lit* et la *chick BD* : jeune citadine, bourreau de travail, accro du shopping, anti-héroïne, célibattante, deux familles, vie de chat, culture populaire. Parmi celles-ci, certaines connaissent des bonheurs divers dans la BD. Par exemple, la ville de la *chick BD* brille en quelque sorte par son absence dans le dessin. Les sujets abordés sont bien généralement urbains, mais peu d'éléments

permettent de reconnaître une ville en particulier. Ainsi, dans le dessin intitulé « Promenade aux Tuileries » (*Ma vie est tout à fait fascinante*) seul le titre permet de situer l'histoire géographiquement.

Mais plus encore que les thématiques, c'est sur le plan formel que la *chick BD* « innove ». Si la succession de dessins de type « billets de blogue » (dont la mise en page diffère au final fort peu si ce n'est le passage d'une lecture verticale à une lecture plus conventionnelle, à l'horizontale) conforte tant la dimension tranche de vie que celle de la confession, quelques éléments semblent devenir caractéristiques du style *chick BD*, généralement qualifié de *girly*.

La ligne est principalement ronde et claire et le style de Pénélope Bagieu a en quelque sorte constitué le modèle à suivre : « L'homogénéisation des styles fait qu'une certaine confusion peut s'établir à la longue entre toutes ces jeunes. Le trémoussement des silhouettes féminines qui semblent souvent s'offrir au lecteur est une autre constante chez ces blogueuses » (Falardeau 155). D'une certaine manière, cette « charte graphique » est inhérente au genre dans sa version dessinée, pour des raisons sans doute moins esthétiques que mercantiles, comme le suggère Pénélope Bagieu : « Quand j'ai commencé à chercher du travail, les magazines féminins m'ont dit que mon style était trop pouet pouet, et que le truc du moment c'était l'illustration mode, pas les trucs trop rigolos. On m'a (pour de vrai) suggéré de plutôt dessiner des nanas super maigres et super bien sapées, pour trouver du travail » (Falardeau 192).

La plupart du temps, le format linéaire et tabulaire de la planche classique est délaissé au profit du style originel du billet de blogue. Cela est destiné à rassurer le lecteur qui peut retrouver dans l'album un schéma déjà connu, à l'instar de ce qui se pratique fréquemment en paralittérature (Luneau 179). Néanmoins, ce traitement n'est pas systématique. Ainsi, chez Madeleine Martin, la présentation de type « billet de blogue » est omniprésente dans ses deux premiers albums publiés (*Les Madeleines de Mady* et *Toutes les filles ne sont pas des cordons-bleus*) tandis que plus tard, dans sa coréalisation avec Véronique Cazot pour la série *Et toi, quand est-ce que tu t'y mets?*, le découpage sous forme de planches et de vignettes est déjà plus prégnant. Le processus est identique chez Diglee dont les deux premiers albums sont de type « blog », quand le troisième, *Forever bitch*, présente quasi exclusivement un découpage séquentiel en planches et cases. C'est le même type de mise en page qu'elle utilise dans une publication orientée vers un public plus jeune, *Love, friendship et autres complications*. Margaux Motin, elle, conserve dans ses trois albums le style « blog ». Le cas le plus intéressant à ce sujet est sans doute celui de Pénélope Bagieu. Sa première œuvre publiée en album, *Ma vie est tout à fait fascinante*, ne cache en rien ses origines de blogue. En revanche, quand elle aborde le même type de thématiques, mais à l'aide d'un véritable personnage cette fois, Joséphine, le

format traditionnel de la planche domine dans les trois tomes. Cela laisse peut-être augurer d'autres ambitions de sa part. En effet, celle qui est considérée comme « l'étoile montante de cette génération de dessinatrices blogueuses » (Falardeau 155), une des initiatrices du mouvement de BD girly à travers le succès incontestable de son blogue (Groensteen, « la création ») a partiellement délaissé le genre (mais pas forcément le trait) pour d'autres projets comme *Cadavre exquis* ou *La page blanche*, tous deux dans un format conventionnel du 9^e art. Pour ce dernier comme pour son récent *California Dreamin* (Gallimard 2015), la critique utilise d'ailleurs le terme de *roman graphique*.

5. Termine au logis

Femme du quotidien et *working girl* (ill. 4), nul doute que l'héroïne de *chick BD* n'est pas exempte de préjugés comme on a pu le constater et ses liens avec la *chick lit* ne sont sans doute pas un atout pour parer certaines critiques à son encontre.

Cependant, qu'on le veuille ou non, la *chick lit* commence à bénéficier d'une certaine reconnaissance, par son poids éditorial bien entendu, par son succès auprès des lecteurs, mais aussi par l'intérêt que les médias et le monde académique tendent à lui porter, surtout dans le monde anglo-saxon. Le domaine francophone a curieusement tendance à considérer ce genre d'un œil plus critique. En ce qui concerne son pendant dessiné, cela est encore plus ambigu. Ainsi, nous n'avons rencontré aucune véritable attestation de l'expression *chick BD* dans les médias généralistes ou la critique spécialisée. Les parentés avec le genre sont pourtant nombreuses et on peut aussi y ajouter un processus médiatique identique⁹ : succès de quelques auteurs (Pénélope Bagieu et Margaux Motin) qui font des émules (Diglee¹⁰) et connaissent les heurs d'une publication papier plutôt formatée (Marabulles, Tapas). Enfin, certaines œuvres sont adaptées au cinéma (*Joséphine* d'Agnès Obadia en 2013).

⁹ « Le succès [de la *chick lit*] est fulgurant et ces deux auteurs [Helen Fielding et Candace Bushnell] font des émules. Les maisons d'édition s'emparent alors du phénomène et lancent de nouvelles collections. [...] Sont alors employées les mêmes stratégies de marketing que pour le roman sentimental sériel : ouvrages reconnaissables à leur paratexte (couleur rose et accessoires de mode), sérialisation de la production, etc. Publié en moyen format, le genre a toutefois meilleure presse que son homologue, sans doute parce qu'avant d'être relié à une multinationale, il est d'abord associé à des auteurs. Des adaptations cinématographiques et télévisuelles lui assurent en outre l'intérêt d'un large public. » (Olivier, « Quand les bons » 215-216)

¹⁰ Dans « Rencontre » (*Autobiographie d'une fille Gaga*), Diglee représente sa rencontre et son admiration pour Margaux Motin, qu'elle remercie à la fin de l'album : « pour [...] m'avoir prise sous [s]on aile ».

Dans le champ francophone, le type d'œuvre étudié est systématiquement qualifié de *BD girly*¹¹. Si ce terme renvoie à une attitude (attirance pour le rose, le pailleté, les couleurs vives, etc.), la BD, par son trait, peut en effet être qualifiée ainsi. Néanmoins, par sa proximité avec son genre sœur en littérature, le traitement (processus éditorial, thématiques, considération, discours critique) qu'on en fait est plus proche de la *chick lit*. Ces BD de l'anecdote assurent au lecteur un même niveau de « reconnaissance du genre et de son univers de référence » que les romans sentimentaux (Olivier « Passionnement »). Plus encore qu'en littérature peut-être, les œuvres de *chick BD* sont marquées par des origines (blogue), un contexte historique (influence de la *chick lit* et de son succès populaire à l'instar de films ou séries comme *Sex and the City*) et communicationnel (stratégies éditoriales) communs. Cette littérature d'humeur avant tout, qui devient universelle par l'utilisation d'un « je » transposable dans lequel chacun – même les hommes – peut se reconnaître à certains moments, touche ainsi différents publics par sa forme (brièveté) qui s'adresse sans doute plus aux jeunes (tout comme sa médiatisation première : blogue, magazines féminins, etc.), là où son fond est plus universel. Cette bande dessinée girly a en outre permis une toute relative féminisation de la bande dessinée depuis les années 2000 (Groensteen b-c), mais elle est de manière plus large sans doute l'arbre qui cache la forêt. À défaut de pouvoir cerner toutes les dimensions du phénomène, ce rapide panorama de la production nous aura permis de repérer certaines tendances de cette BD *par* les filles et *sur* les filles et – qui sait? – de forger le néologisme de *chick BD*.

¹¹ « Comment survivre à la bd girly ? Le guide anti-Pénélope Bagieu » (De Saint-André), « Et si on arrêtait le girly-bashing ? » (Mazaurette), « La bande dessinée "girly" » (Montellier), « Faut-il en finir avec la BD girly ? » (Pudlowski a), « La BD girly, ça suffit (pas) » (Pudlowski b), « La BD Girly en question » (Sébastien), « String, vernis et BD girly » (Timori), « Haro sur la BD girly » (Van Vaerenbergh).

Bibliographie

- Bagieu, Pénélope. *Joséphine*. Paris : Librairie Générale Française, 2010.
- Bagieu, Pénélope. *Cadavre exquis*. Paris : Gallimard, 2011.
- Bagieu, Pénélope. *Ma vie est tout à fait fascinante*. Paris : Librairie Générale Française, 2011.
- Bagieu, Pénélope. *Joséphine. 2. Même pas mal*. Paris : Librairie Générale Française, 2012.
- Bagieu, Pénélope. *Joséphine. 3. Change de camp*. Paris : Librairie Générale Française, 2012.
- Baudry, Julien. « Histoire de la bande dessinée numérique française. Partie 3 : les blogues bd, une spécificité française? » *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, Mai 2012. Web. 12 juin 2015.
- Baudry, Julien. « Histoire de la bande dessinée numérique française. Partie 5 : formation d'un marché et évolutions esthétiques décisives (2009-2012) ». *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, juin 2012. Web. 12 juin 2015.
- Bigey, Magali and Séverine Olivier. « Ils aiment le roman sentimental et alors? Lecteurs d'un "mauvais genre", des lecteurs en danger? » *Belphegor* vol. 9 n° 1 (2010) : n. pag. Web. 12 juin 2015.
- Boulet et Pénélope Bagieu. *La page blanche*. Paris : Delcourt, 2012.
- Caboche, Elsa. « Blogue. » *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, jui 2013. Web. 12 juin 2015.
- Cazot, Véronique and Madeleine Martin. *Et toi, quand est-ce que tu t'y mets? 1. Celle qui ne voulait pas d'enfant*. Paris : Fluide.G, 2011.
- Cazot, Véronique and Madeleine Martin. *Et toi, quand est-ce que tu t'y mets? 2. On l'appellera Simone*. Paris : Fluide.G, 2012.
- Cordiez, Christine. *Dessinatrices de blogues. Du dessin girly à la chick bd?* Jemeppe-sur-Meuse : Travail de fin d'études présenté en vue de l'obtention du grade de Bachelier en communication (dactylographié), 2012-2013.
- De Saint-André, Marie-Andrée. « Comment survivre à la bd girly? Le guide anti-Pénélope Bagieu. » *Fluctuat.premiere.fr*. Premiere, 20 sept. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Diglee. *Love, friendship et autres complications*. Paris : Fleurus, 2011.
- Diglee. *Confessions d'une glitter addict*. Paris : Marabout, 2013.
- Diglee. *Forever bitch*. Paris : Delcourt, 2013.
- Falardeau, Mira. *Femmes et humour*. Paris : Hermann-Presses de l'Université de Laval, 2014.
- Groensteen, Thierry. « Les paradoxes de la BD au féminin. » *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, 15 jan. 2010. Web. 1er mai 2015.
- Groensteen, Thierry (S. d.). « Femme (1) : représentation de la femme. » *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, n. d. Web. 12 juin 2015.
- Groensteen, Thierry. « Femme (2) : la création au féminin. » *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, Fév. 2014. Web. 12 juin 2015.

- Luneau, Marie-Pier. « Georgia, Mia, India... clones de Bridget? Spécificités culturelles et stratégies éditoriales dans la “chick lit” pour adolescentes au Québec. » Ed. Jean Foucault, Michel Manson and Luc Pinhas. *L'Édition de jeunesse francophone face à la mondialisation*. Paris : L'Harmattan, 2010. 175-187.
- Martin, Madeleine. *Les Madeleines de Mady*. Paris : Delcourt, 2010.
- Martin, Madeleine. *Toutes les filles ne sont pas des cordons-bleus. Les Madeleines de Mady 2*. Paris : Delcourt, 2011.
- Mazaurette, Maïa. « Et si on arrêta le girly-bashing? » *Madmoizelle.com* Madmoizelle, 18 nov. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Montellier, Chantal. « La bande dessinée “girly”. » *Montellier.org* Montellier, n. d. Web. 1^{er} mai 2015.
- Motin, Margaux. *J'aurais adoré être ethnologue*. Paris : Marabout, 2009.
- Motin, Margaux. *La théorie de la contorsion*. Paris : Marabout, 2010.
- Motin, Margaux. *La tectonique des plaques*. Paris : Delcourt, 2013.
- Olivier, Séverine. « Passionnément, à la folie... : Lecteurs et modes de lecture du roman d'amour. » *Belphegor* vol. 4 n° 2 (2005) : n. pag. Web 12 juin 2015.
- Olivier, Séverine. « La *chick lit* ou les mémoires d'une jeune femme “dérangée”. » *Belphegor* vol. 6 n° 2. *Belphegor* vol. 9 n° 1 (2007) : n. pag. Web 12 juin 2015.
- Olivier, Séverine. « Quand les bons sentiments font “mauvais genres” : les romans sentimentaux, des romans pour “adulescents”. *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genres en littérature de jeunesse*. Ed. Philippe Clermont, Laurent Bazin and Danièle Danièle. Frankfurt am Main : Peter Lang, 2013. 209-224.
- Pâques, Frédéric and Erwin Dejasse, Erwin. “New kids on the blog.” *Neuviemeart.citebd.org*. Neuviemeart, jan. 2007. Web. 12 juin 2015.
- Pelletier, Frédérique. “Florence Cestac. Gros nez, yeux grands ouverts”. *DBD* 92 (2015) : 28-33.
- Pudlowski, Charlotte. “Faut-il en finir avec la BD girly?” *20minutes.fr*. 20minutes, 13 oct. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Pudlowski, Charlotte. “La BD girly, ça suffit (pas).” *20minutes.fr*. 20minutes, 14 oct. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Rensonnet, Julien. “Vernis et talons : sexiste, la BD de fille?” *L'Avenir*, 11 oct. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Sébastien. “La BD Girly en question.” *Lecomptoirdelabd.blog.lemonde.fr*. Lecomptoirdelabd, 1er sept. 2011. Web. 1er mai 2015.
- Spineux, Céline. *Du roman sentimental à la chick lit : vers une nouvelle littérature féminine?* Liège : Université de Liège, Faculté de Philosophie et Lettres (mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master en Langues et Littératures françaises et romanes), 2010-2011.
- Tanxxx. “Les pétasses, l'abêtissement et les éditeurs.” *Tanxxx.free-b.fr*. Tanxxx, 30 aout 2011. Web. 24 avr. 2015.
- Timori, Serge. “String, vernis et BD girly.” *Moustique*, 11 sept. 2013 : 46-49.

Van Vaerenbergh, Olivier. "Haro sur la BD girly". *Focus Vif*, 23 sept. 2011.
Web. 1er mai 2015.